

se présenta sous ses murs avec une flotte très-nombreuse et quinze mille hommes de débarquement. Ces forces réduisirent la place en vingt-quatre heures ; et le roi, sa femme, ses enfans, son gendre, furent conduits prisonniers en Sicile.

Cette famille embarrassait Charles-Quint, depuis la mort de Ferdinand en possession des conquêtes faites en Afrique ; il se détermina à la replacer sur le trône, mais sous l'humiliante condition d'une vassalité perpétuelle. La restitution même, tout imparfaite qu'elle était, n'eut que peu de durée. Tripoli fut donné par l'empereur

nès, premier ministre et archevêque de Tolède, aussi célèbre par la force de son caractère que par son fanatisme, eut résolu de porter la guerre en Afrique, et de faire des conquêtes sur les Maures, il nomma pour commander sous ses ordres Pierre de Navarre. Après la prise d'Oran, Ximénès étant retourné en Espagne, Navarre fut chargé de l'expédition contre Tripoli ; il eut d'abord un prompt succès, et prit la ville ; mais la cavalerie maure et les grandes chaleurs ayant diminué son armée, il échoua à l'île de Gerbé ou Zerby ; il ne fut guère plus heureux en Italie, où il revint. Il passa ensuite au service de François I^{er}, pour lequel il leva des *compagnies* dont il eut le commandement : c'était l'usage alors que des militaires aventuriers ou distingués par des exploits connus levassent des troupes au service des princes. Navarre fut malheureux dans ses dernières expéditions ; il fut fait prisonnier, et mourut de maladie ou étranglé dans le château de l'OEuf à Naples.

aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui depuis peu avaient été chassés de Rhodes, et qu'il venait d'établir à Malte.

Les nouveaux possesseurs ne furent pas longtemps tranquilles. Soliman les fit attaquer par une flotte bien commandée, qui mit à terre douze mille janissaires, alors les meilleurs soldats du globe. Quarante pièces du plus gros calibre battirent la place plusieurs jours sans succès. Vraisemblablement Sinan, commandant de l'armée turque, aurait été réduit à lever le siège si un transfuge ne l'eût averti que la partie des fortifications contre laquelle les travaux étaient dirigés était inexpugnable, et ne lui eût indiqué en même temps un côté faible et incapable d'une résistance un peu opiniâtre. Sur cet avis, l'artillerie et les assauts alors très-communs parmi les Turcs, prirent une nouvelle direction, et les assiégés furent bientôt forcés de se rendre le 14 d'août 1551. La capitulation était honorable, et elle ne fut pas violée.

L'état fut alors régi au nom du grand-seigneur. Dragut, celui des sujets de la Porte qui avait à cette époque le plus de talent, d'audace et d'activité, en eut le commandement. Il donna des murs solides à la capitale, ajouta beaucoup d'ouvrages au château, construisit deux forts du côté de la mer, et en fit la place la plus formidable de l'Afrique. Son port devint le repaire de tous les corsaires qui portaient le pavillon ottoman.

Tous les jours ils en sortaient pour infester les côtes de l'Italie et de l'Espagne, et tous les jours ils y rentraient avec un butin plus ou moins riche.

Le duc de Médina-Coeli, nommé à la vice-royauté de Sicile, pensa que rien ne pourrait donner autant d'éclat à son administration que la destruction de Tripoli, et il en fit agréer le projet par ses maîtres. On lui accorda plus de moyens qu'il n'en fallait pour réussir; mais cet homme borné, téméraire, opiniâtre et poltron était hors d'état d'en faire un usage convenable. Ses dispositions furent concertées sans intelligence et encore plus mal exécutées, s'il eût été possible. La ruine de la flotte espagnole par la flotte turque fut la juste punition d'une cour qui, dans un choix important, avait plutôt consulté la faveur que le mérite.

Ce grand succès accrut l'audace des pachas qui gouvernaient Tripoli. Tous les jours ils se permettaient de nouveaux actes de tyrannie. L'oppression était montée à son comble lorsque le marabout Cid-jahjah réussit, vers la fin du seizième siècle, à soulever la capitale et les provinces. La révolte pouvait être contagieuse. L'amiral Hazzan, dont l'activité faisait le principal mérite, embarqua rapidement sur sa flotte de soixante galères tout ce qu'Alger et Tunis purent lui fournir de troupes. Avec ces hommes, jaloux de soutenir la gloire du croissant, il battit plu-

sieurs fois un général qui montra quelques talens, mais qui ne comptait sous ses drapeaux que de nouvelles levées. Ces défaites réitérées détachèrent de Cid-jahjah le plus grand nombre de ses partisans, et il fut massacré par ceux qui paraissaient lui être restés fidèles. Tout alors rentra dans la soumission.

Les troubles civils n'avaient pas assez duré pour interrompre ou pour ralentir la piraterie. Ses excès étaient même poussés plus loin depuis la destruction presque totale de la marine espagnole. Un grand nombre de chrétiens avaient pris le turban et renforcé les équipages des bâtimens corsaires. De puissans motifs rendaient ces renégats encore plus féroces que leurs méprisables associés. Ils devaient conserver une violente haine contre une patrie que la plupart n'avaient quittée qu'après avoir été flétris par les lois, ou s'être vus à la veille d'en éprouver toute la sévérité; d'ailleurs il était dans leur caractère de penser qu'un acharnement soutenu contre ceux dont ils venaient de trahir le culte était le moyen le plus sûr qu'ils pussent employer pour paraître zélés musulmans. Comme ces scélérats avaient généralement plus d'intelligence que les Maures ou les Turcs qui combattaient avec eux, ils prirent bientôt une supériorité décidée dans les résolutions. Avant qu'ils eussent acquis cette influence, on n'avait guère attaqué que les navigateurs ennemis de la Porte ou des nations sans défense.

Tripoli se permit d'insulter les pavillons les plus respectés, celui de la France comme les autres.

Pour mettre fin à ces déprédations, Louis XIV, qui mettait l'honneur au-dessus de tout, ordonna à tous les commandans de ses vaisseaux de guerre d'attaquer les Tripolitains partout où on les trouverait. D'Anfreville en rencontra six sur le cap Sapienza, les combattit avec la vivacité qui lui était naturelle, les contraignit à prendre la fuite, et les réduisit à se réfugier dans Scio pour se soustraire à une ruine inévitable. Duquesne, averti par son lieutenant de ce qui s'était passé, se présenta avec son escadre devant cette île, alors la plus florissante de l'Archipel. Il somma l'aga qui donnait des loix dans la place de lui livrer sur-le-champ les barbares qui avaient manqué à la foi des traités et au droit des gens. Un refus fier et dédaigneux fut la réponse que reçut l'amiral français. Il aurait bien voulu pouvoir se borner à s'emparer des bâtimens corsaires; mais, n'ayant pas réussi à forcer l'estacade qui défendait l'entrée du port, il se détermina à bombarder la ville. La plupart de ses maisons furent bientôt en cendres, et beaucoup de ses habitans tués ou blessés. L'orgueil ottoman recula devant ces terribles instrumens de mort ou de destruction, et il proposa des moyens de conciliation.

Tandis qu'on négociait à Scio, le bruit de ce qui venait de s'y passer occupait Constantinople.

On y était généralement indigné de l'affront fait à la majesté de l'empire par le plus ancien et le plus favorisé de ses alliés. Le cri général était qu'il fallait en tirer une vengeance éclatante, et qu'elle devait se porter d'abord sur les négocians français répandus dans toutes les villes commerçantes du Levant. L'horizon se couvrait de nuages: il fallut toute la dextérité de Guilleragues pour les dissiper. Cet ambassadeur de Louis XIV employa si habilement l'argent, les flatteries, les menaces, les assurances d'un attachement sans bornes, qu'il parvint à calmer le sultan, le visir, le divan, les troupes. Il fit même prescrire par la Porte à Tripoli de donner une satisfaction entière à la France.

Les ordres qui sortent du sérail sont de deux espèces. Ceux auxquels on donne le nom de *firman*, et où se trouve cette formule, *si cela est ainsi*, sont très-rarement exécutés. Il est rare au contraire qu'un khati-chérif, c'est-à-dire un diplôme au haut duquel se trouvent quelques lignes écrites de la main du grand-seigneur, trouve quelque résistance soit en Turquie, soit dans la Barbarie.

Nous ignorons de quelle nature étaient les commandemens faits à Tripoli; mais on sait qu'ils furent inutiles. Depuis quelques années l'autorité était sortie des mains des pachas ou délégués du grand-seigneur pour passer dans celles des deys, chefs suprêmes de la milice,

Ces nouveaux souverains, qui aimaient à rendre une sorte de respect au croissant, n'en voulaient nullement dépendre. Le ton que dans leurs démêlés avec la cour de Versailles s'était permis le sérail, les révolta, et ils signifièrent qu'ils comptaient pour rien des arrangemens faits sans leur aveu, sans même qu'on eût daigné les consulter.

Louis s'attendait vraisemblablement à cette résistance : tout avait été préparé pour la vaincre. Le vice-amiral d'Estrées parut devant Tripoli le 25 juin 1685. Tourville, qui annonçait déjà ce qu'il serait un jour, trouva un mouillage sûr à portée de la ville. Ce fut là qu'on forma la ligne de bataille et le plan du siège. Cinq cents bombes furent jetées avec succès la première nuit. Celles qui leur succédèrent réduisirent en cendres la plupart des quartiers la nuit suivante. La troisième fut surtout fatale à un grand nombre de Maures que la peur avait rassemblés : encore quelques nuits aussi désastreuses, et il ne restait ni fortifications, ni maisons, ni habitans, ni navires. Le mal déjà reçu, le mal qui paraissait inévitable, déterminèrent le gouvernement à implorer la clémence du vainqueur. On lui restitua les bâtimens injustement arrêtés ; on lui rendit les esclaves français, sous quelque pavillon qu'ils eussent été pris ; on lui donna cinq cent mille francs en dédommagement des marchandises dissipées ; enfin on fit partir pour Ver-

sailles des envoyés chargés d'exprimer avec les termes les plus soumis le repentir de la république.

Cependant avec le temps la colère du plus fier des monarques s'apaisa. Louis XIV pensa que, sans trop blesser la dignité de sa couronne, il pouvait assurer par quelques présens la vie, la liberté, la fortune de ceux de ses sujets qui naviguaient sur la Méditerranée. Cet exemple bon ou mauvais fut suivi par toutes les grandes puissances maritimes de l'Europe, et l'a été de nos jours par Naples, par l'Espagne. Depuis ces derniers arrangemens il n'y a plus que les Américains, les Hambourgeois, les Portugais et les Italiens qui soient exposés aux déprédations des corsaires de Tripoli, beaucoup moins nombreux, beaucoup plus mal armés qu'ils ne l'étaient dans le dernier siècle.

L'humiliante et ruineuse réconciliation faite avec la France avait mis les esprits dans une grande agitation. Chaque jour la voyait s'accroître. L'honneur et l'intérêt étaient les raisons ou les prétextes du mécontentement. Les soldats turcs, qui étaient ennemis de leur dey, ne lui pardonnaient pas d'avoir avili leur corps par des sacrifices dont les annales ottomanes n'offraient pas un autre exemple. Les Maures ne se consolaient pas d'avoir été condamnés à payer la rançon, et d'y avoir été forcés par la prison et par les tortures. Ces dispositions paraissaient

menacer une autorité oppressive et détestée. Le bey, chargé de lever annuellement les impositions à la tête d'une armée, était le second personnage de l'état : il lui parut possible de s'élever au premier rang, et le succès couronna son ambition ; peut-être même la fortune fit-elle plus pour lui qu'il ne l'avait d'abord désiré. Les beys ses prédécesseurs étaient électifs ; il fut autorisé par les vœux des peuples à rendre le trône héréditaire dans sa famille.

Cette révolution ne fut pas vue du même œil par tout le monde. Elle déplut principalement à la plupart des trois mille janissaires qui formaient la milice turque. Ces hommes inquiets ne se virent pas sans chagrin à jamais écartés de l'autorité suprême à laquelle chacun d'eux avait eu jusqu'alors un droit incontestable. Pour sa sûreté le nouveau souverain devait les écarter peu à peu des places lucratives et honorables qui n'étaient jamais sorties de leur corps. Une obscurité profonde, une vieillesse sans distinctions, une privation totale des douceurs de la vie devaient être désormais leur partage unique. Il fallait que leur ambition se bornât à la modique paie d'un soldat ou à un faible avancement dans l'armée.

Le résultat de ces réflexions chagrines pouvait être une conjuration contre le gouvernement qui venait de s'établir ; c'était aux yeux des citoyens timides ou prudents un événement

qui certainement arriverait dans peu. Des associations dangereuses en effet se formèrent, les complots qu'elles ourdissaient se multiplièrent ; l'état eût été encore bouleversé, si les mécontents avaient compté parmi eux un homme capable de conduire un projet un peu compliqué à son vrai point de maturité. Le bonheur des beys voulut que ces séditieux fussent tous imprudens, tous ignorans, tous indiscrets, et qu'ils ne sussent ni préparer des situations avantageuses, ni profiter de celles que le hasard leur fournissait.

Toutefois l'incapacité de ces esprits inquiets n'était pas la seule base sur laquelle reposait la tranquillité publique ; un œil sévère et qui ne se fermait jamais veillait sur leurs mouvemens. Plusieurs vendirent en secret leur foi, et servirent d'espions auprès de leurs camarades ; avec le temps même on vit s'affaiblir l'esprit de corps ; et un assez grand nombre de ses membres se dévouèrent ouvertement au gouvernement.

C'était, si nous ne nous trompons, l'occasion d'une plus grande surveillance : il n'était rien arrivé qui pût changer les affections de ceux qui se voyaient réduits à servir où ils avaient régné ; et leur division apparente devait être une ruse dont ils se promettaient quelque utilité ; loin de redoubler de soins, le ministère se plut à penser que les défiances qui le fatiguaient depuis si long-temps n'étaient plus fondées. Il se livra sans inquiétude à des sentimens plus doux ; quel-

ques années de tranquillité lui persuadèrent qu'il avait sainement jugé de la disposition des esprits; il lui fallut un péril imminent pour le détromper.

Vers 1750 tous les Ottomans sans exception entrèrent dans un plan qui devait les rétablir dans leur grandeur primitive. Les mesures étaient prises pour qu'aucun de ceux qui pouvaient traverser leurs projets ne leur échappât; le moment du massacre avançait, lorsque le secret de la conspiration commença à s'éventer. Des âmes d'une forte trempe auraient été décidées par un incident à précipiter les événemens; les Turcs furent déconcertés par une difficulté qu'ils n'avaient pas prévue; et leur incertitude enhardit à les attaquer: un grand nombre périrent les armes à la main; ceux qu'un fer meurtrier n'avait pas détruits furent renvoyés dans leur pays originaire.

Ces trois mille janissaires formaient, avant leur ruine entière, toute la force publique du royaume. Une armée si peu nombreuse avait pourtant suffi jusqu'alors pour forcer les provinces à payer leurs tributs, et pour contenir les peuples dans l'obéissance: lorsque le souverain se trouva privé de cet appui, on ne voulut plus reconnaître son autorité. Les hordes errantes des Arabes donnèrent l'exemple de la défection, et les Maures sédentaires ne tardèrent pas à l'imiter. Bientôt la domination du bey se

trouva bornée à quelques villages situés aux environs de la capitale.

Les liens qui attachaient les volontés de tous à un intérêt commun n'eurent pas été plus tôt brisés que les membres du corps politique, ne tenant plus ensemble par aucun nœud, se divisèrent, comme il fallait s'y attendre: alors commença entre eux une guerre civile la plus longue, la plus opiniâtre, la plus destructive, la plus meurtrière, dont la Barbarie, si féconde en révolutions, eut jamais été le théâtre. Elle n'arma pas seulement une nation contre une nation, une horde contre une horde, une peuplade contre une peuplade, les Maures contre les Arabes, les Arabes contre les Maures; l'animosité devint personnelle entre les individus des divers partis, et quelquefois de la même faction: des hommes, la destruction s'étendit aux troupeaux, aux pâturages, aux habitations, aux arbres, aux récoltes. L'effusion du sang, l'horreur des ravages continuèrent sans interruption malgré les efforts du gouvernement pour en arrêter le cours; l'ascendant qu'il avait eu était tombé avec les moyens qui le lui donnaient.

Les troubles civils n'avaient pas cessé, qu'on eut à gémir d'un fléau peut-être encore plus redoutable. Depuis les bords de la mer jusqu'au désert, le sol de Tripoli est trop communément aride. On ne peut guère sûrement compter que sur les productions qui peuvent être arrosées

par le moyen des puits à roue, et la plupart des eaux sont trop saumâtres pour être utilement employées à cet usage : ce n'est pas que la nature n'y ait jeté d'assez grandes veines de terre végétale, quelques sables même susceptibles de culture ; mais les récoltes y dépendent si absolument de l'abondance des pluies et surtout des pluies printanières que sans ce bienfait du ciel tout languit et tout dépérit. Ce secours vient-il à manquer une seule fois, la misère est universelle. Qu'on juge des effets que dut produire une sécheresse totale de six à sept années. Cet événement, dont les annales du monde ne fourniraient peut-être pas un autre exemple, a enfanté la plus cruelle des famines. Le défaut d'alimens ou l'usage forcé de mauvais alimens ont plongé dans le tombeau un assez grand nombre de citoyens ; beaucoup se sont expatriés ; ceux auxquels il restait de l'argent ou des bijoux ont demandé des subsistances à Tunis, au Levant, à tous les marchés.

La peste de 1786 et de 1787 est venue saisir la proie qui avait échappé au glaive et à la misère. Ceux des riches et des grands que les autres désastres n'avaient pas atteints sont devenus la victime d'une contagion qui, à cette mémorable et terrible époque, étendait ses funestes ravages sur toute l'étendue de l'Afrique septentrionale.

La population de la Libye intérieure, ancien-

nement partagée entre trois états qui eurent une espèce de célébrité, est réduite maintenant à très-peu de chose ; elle est uniquement formée par quelques hordes d'Arabes, plus ou moins faibles, plus ou moins misérables, plus ou moins inquiètes, autrefois asservies à Tripoli, et devenues de nos jours entièrement indépendantes. Dans cet espace immense ne se voit ni ville, ni hameau, pas même une habitation isolée. Ce n'est que dans les montagnes de Garian, situées à trois journées sud-ouest de la capitale, qu'on trouve des hommes sédentaires, d'abondantes récoltes de grains, de safran, de légumes, de gras pâturages, de belles plantations d'oliviers, des liaisons suivies avec les Arabes et avec le Fezzan : tous ces moyens réunis en ont fait depuis long-temps la peuplade la plus florissante du royaume. Les rivages de la mer, qu'on croit communément appelés à de grandes prospérités, ne sont pas aussi heureux que ce riche canton enveloppé de sables.

La province maritime la plus avancée vers l'est est celle de Derne. Son étendue sur les côtes est de cent lieues, et de beaucoup plus dans les terres. Une partie du pays est couverte de buissons toujours verts, et toujours couverts de fleurs ; d'innombrables abeilles se nourrissent de ce suc exquis, et en forment un miel qui eut autrefois de la réputation, et qui l'a conservée.

A l'extrémité orientale de la province sont les bourgades de la Bombe et de Tarabouc. Elles